

# LA DICTATURE DE L'ÉMOTION

**D**e toute façon, même avant la tuerie à *Charlie Hebdo*, j'avais la ferme intention de ne pas lire le dernier roman de Houellebecq. Ce recul est moins dû à la connotation «islamophobe», telle que supposée ou rendue par de nombreux journalistes, qu'au fait d'avoir surfé sur la vague des fantasmes mortifères.

Avant de poursuivre, expliquons-nous sur le terme «islamophobe». Olivier Rolin, dans un article du *Monde*, le démagnétise de ses stigmates en rappelant que phobie signifie en grec ancien, peur plutôt que haine. Quand j'utilise ce mot ici, ce n'est pas pour le brandir comme une sorte d'épouvantail destiné à empêcher que l'on parle de l'islam. On a besoin au contraire d'en discuter en allant au fond des choses. Je l'utilise comme un symptôme révélateur de cet effet pervers qui consiste à condenser toute une population de niveau social, idéologique, multiple, dans une épure de religion tenue en suspicion pour ce qu'elle est. Pour ma part, islamophobie veut dire xénophobie tant l'amalgame est puissant entre étranger et musulman.

Mais revenons à Houellebecq. Ce n'est pas tant le fait de s'en prendre à l'islam, après tout, il a le droit d'aimer ou pas telle ou telle religion, et de l'écrire dans ses romans. Ce qui me gêne, c'est son exploitation des peurs populaires murées dans l'inconscient et de ses conséquences. Il cède au lieu commun et l'alimente. Après le communisme, le couteau entre les dents, voici l'étranger et en particulier le musulman enturbanné d'explosifs.

Bien sûr, Houellebecq se défend d'attiser la haine du musulman que Coulibaly et les frères Kouachi ont comme définitivement scellée par leurs actes infâmes. Mais il paraît évident

qu'en ayant choisi une fiction dont beaucoup de Français redoutent l'accomplissement (l'arrivée à l'Elysée d'un président musulman au terme d'un processus funeste), Houellebecq s'attelle à densifier par l'imaginaire une crainte qui est dans le champ du réel.

Ce n'est donc pas pour des raisons littéraires que je refuse de le lire. Houellebecq n'est pas Gide, mais ce n'est pas non plus Musso. Dans ce registre, les goûts ne se discutent pas, et la littérature de Houellebecq n'est pas du mien.

Ce que je trouve déplorable, c'est cette connexion entre un ouvrage et une situation dangereusement critique que le monde politico-médiatico-éditorial exploite pour des raisons de profit — dans tous les sens du terme : financier, électoral, politique. D'autres utilisent ce filon, Eric Zemmour, avec moins de talent, Alain Finkielkraut, avec davantage de hargne anti-immigré.

Il faut dire qu'initialement, ce n'était pas mon propos de m'appesantir sur cet instrumentaliste des pulsions morbides qu'est Houellebecq. Il s'agissait de m'interroger sur cette propension à incriminer — à des niveaux d'argumentation variés allant de la caricature à la sophistication —, toute une population «sociologiquement musulmane», pour emprunter cette formule à Maxime Rodinson, pour des actes barbares commis par une poignée de djihadistes français. On ne peut rien contre les préjugés et les raccourcis, mais il est utile de sonder, même en bravant ce sacrement que procure l'émotion, les rapports entre le crime enrobé de djihadisme qui a frappé en pleine capitale d'un grand pays démocratique comme la France, avec les engagements de ce dernier au Mali, en Syrie, en Irak, en Afghanistan, etc. Même des voix acquises au système, comme celle de Dominique de Villepin, reconnaissent qu'on ne peut pas faire l'économie de ce questionnement douloureux.

Bien entendu nous savons, nous autres Algériens, peut-être davantage que d'autres, les ravages criminels que commet l'intégrisme musulman, et il n'est pas question de ne pas se solidariser avec le combat pour la liberté d'expression. Cependant, il ne faut pas réduire à un choc simplifié entre les forces criminelles de la censure islamiste et les combattants de la liberté d'expression, un conflit aux racines plus profondes.

On se sent, à raison, obligés de dénoncer les islamistes et leur radicalisme assassin, et de se démarquer d'eux, non pas parce que oublier de le faire octroierait une part de culpabilité, mais parce que nous autres, Algériens, avons eu la preuve par la tragédie que le grand malheur commence de cette façon. L'islamologue français, Olivier Roy, a parfaitement raison de relever le malaise des élites musulmanes sécularisées et laïcisées», lesquelles sont mises en demeure, du fait de leur «identité», de parler de l'islam sous la pression, et de se désolidariser de ses perversions.

Donc, répétons-le clairement : je m'identifie davantage à la victime qu'au bourreau. Aussitôt dit, on s'aperçoit que cette affirmation de solidarité identificatoire bute sur cette limite : elle ne peut répondre à l'ensemble des questions sous-jacentes. Ces questions, on se les est posées modérément en Algérie où jamais l'on est parvenu à tarir le gisement des djihadistes.

Qu'est-ce qui peut conduire des jeunes, en l'occurrence français, parfois nouvellement convertis à l'islam, à devenir des terroristes et commettre des crimes qui horrifient le monde ? Se poser ces questions ne consiste pas à les exonérer de l'abomination de leurs actes, mais d'essayer de déconstruire le parcours qui mène à cette sanglante impasse. Souvent, ils tuent au nom d'un islam dont ils ne connaissent rien, à l'image de ce Coulibaly qui ne distinguait pas le sunnisme du chiisme. Il



Par Arezki Metref  
arezkimetref@free.fr

est patent que l'endoctrinement djihadiste ne prend que dans la mesure où sa rhétorique simpliste se greffe sur un mal-être des jeunes engendré par des phénomènes sociaux et politiques, eux-mêmes puisés dans la ghettoïsation, les inégalités et l'attitude ambiguë des politiques à l'endroit de la laïcité.

Pour terminer sur un autre écrivain, je citerai les propos de Le Clézio suite à la marche du dimanche 11 janvier. Aussi émouvante soit-elle, une marche ne suffit pas à changer quoi que ce soit. Pour cela, «il faut briser les ghettos, ouvrir les portes, donner à chaque habitant de ce pays sa chance, entendre sa voix, apprendre de lui autant qu'il apprend des autres. Il faut cesser de laisser se construire une étrangeté à l'intérieur de la nation.» Le Clézio le dit de la France secouée par les attentats. Je le reprends pour le compte de l'Algérie, ce pays meurtri où le terrorisme est un drame banalisé depuis si longtemps...

A. M.

Le Soir sur Internet :  
<http://www.lesoirdalgerie.com>  
E-mail : [info@lesoirdalgerie.com](mailto:info@lesoirdalgerie.com)

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[hlaalam@gmail.com](mailto:hlaalam@gmail.com)  
[@hakimlaalam](mailto:@hakimlaalam)



## Je suis j'en ai marre !

Commettons le plus bel attentat contre le terrorisme :

Sauvons l'école algérienne !

Le match a commencé. «Je suis Charlie» contre «Je suis Mohamed». Le genre de rencontre qui ne me donne même pas envie de m'asseoir dans les gradins, tant le spectacle est peu ragoûtant. Autant cette islamophobie galopante en France où le moindre battement de cils sévère du CRIF fait grimper à 250 les pulsions cardiaques de l'Elysée, autant ces commerçants véreux que j'ai vu scotcher des panonceaux «Je suis Mohamed» et qui, une fois rangés le rouleau de scotch et les marqueurs, t'arnaquent sur la fraîcheur du yaourt et sur la qualité de la semoule. «JE SUIS J'EN AI MARRE !» Marre de voir que l'on va là où le nouveau Yalta veut nous mener. Qui est le grand intelligent qui critiquait la théorie de la «Guerre des civilisations» affirmant qu'elle était fumeuse ? Va fumer ailleurs mon frère ! On est en plein dedans. Ou du moins, nous venons juste de quitter les vestiaires et nous nous apprêtons à fouler le gazon pour le match à mort. Déjà, sur le bitume d'Alger, de plusieurs villes d'Algérie et du monde, les panonceaux «Je suis Mohamed» sont sortis. Odeur d'incendie. Odeur de sang. Ici, un centre culturel. Là-bas, un photographe de l'AFP. « JE SUIS J'EN AI MARRE ! » Je suis debout dans ma rue. Et là, face à moi, un oiseau vient de percuter un poteau.

Alors, question qui me taraude : «Je suis Oiseau» ? Ou «Je suis Poteau» ? Je n'ose répondre ! Pencher pour la bestiole qui s'est pris la barre métallique et qui gît par terre, ça risquerait de faire sortir de leurs gonds tous les poteaux du pays. T'imagines une manif' de poteaux en colère. Les suites d'un tel mouvement ? Les coupures de courant. Les coupures de téléphone. Les coupures d'Internet. Les commerçants pas contents que les poteaux se barent avec leurs enseignes accrochées dessus à l'aide de fil de fer. Parce que oui, tu l'auras remarqué, chez nous, les poteaux portent tout. Le lampadaire. Les câbles d'alimentation électrique. Les fils des PTT. Les bouts de bois miteux sur lesquels sont griffonnés des «A vender radiateur et pô d'chappement». Non ! L'option «Je suis Oiseau» est tentante certes, parce que l'oiseau est faible. Mais elle est dangereuse pour mes abattis. La queue entre les jambes, je finis par abdiquer. «Je suis Poteau.» Sauf que depuis que j'ai choisi, depuis que j'ai enfin pris courageusement position, les choses ont évolué, elles sont même allées très vite. Y a deux camps. Deux équipes. Poteau en bois ? Ou poteau en fer ? Et je dois encore me déterminer vite. «Je suis poteau en bois» ? Ou «Je suis poteau en fer» ? Vous comprenez maintenant pourquoi JE SUIS J'EN AI MARRE ! Et surtout pourquoi, au fond, je ne suis que «Je fume du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue».

H. L.